

ARGUMENTS

SOMMAIRE

L'ART EN QUESTION

L'art en question (Kostas AXELOS).

PEINTURE

L'art, aujourd'hui, le commentaire (Hubert DAMISCH).

Abstraction et géométries (Pierre FRANCASTEL).

Le paradoxe de la peinture pure (Jean-Louis FERRIER).

La peinture et l'unique (Robert LAPOUJADE).

Le peintre et son public (Daniel CORDIER).

Aspects de l'économisation de la peinture (Raymonde MOULINS).

La peinture dans la société industrielle (Françoise CHOAY).

ÊTRE ET NÉANT DES FORMES

La présomption ontologique (Henri RAYMOND).

De la dissolution des formes (Georges MATHIEU).

POÉSIE

En l'an de paille (Jean BOLLACK).

La poésie de l'âge industriel (Jean DUVIGNAUD).

Résolution de la poésie (André du BOUCHET).

La consécration de l'instant (Octavio PAZ).

Prolégomènes à une poésie future (Roger MUNIER).

MUSIQUE

Musique et technique, aujourd'hui (Theodor W. ADORNO).

RÉDACTION-ADMINISTRATION, 7, rue Bernard-Palissy, PARIS, 6^e. Lit. 39-03.

C.C.P. Arguments-Éditions de Minuit, 180-43, Paris.

Abonnements (4 numéros) : 10 NF ; étranger : 15 NF ; soutien : 20 NF.

Directeur-gérant : EDGAR MORIN.

Rédaction : K. AXELOS, J. DUVIGNAUD, E. MORIN.

Comité : C. AUDRY, F. FEJTÖ, P. FOUGEYROLLAS, S. MALLET, D. MASCOLO.

Secrétaire de rédaction : RÉA AXELOS.

Le numéro : 3 NF.

POÉSIE

"EN L'AN DE PAILLE"

Etude d'un poème de Saint-John Perse

Sur le thème de la lutte du souffle et de l'obstacle qu'il rencontre, du vent et de l'arbre, de l'impétueux et du stable, le poète de *Vents* invoque le mouvement créateur dans *le monde entier des choses*. L'arbre étant sec, la sève du végétal tarie, le souffle de vie s'inverse en son contraire, et fait œuvre de destruction. Les choses sont *saisissables*, mais les hommes ne les saisissent pas. Les choses sont *périssables*, mais les hommes ne s'installent pas dans le dépérissement : ils conservent, ils se préservent et ils sont dépassés par le périment de la vie. La violence des Vents saisit, à défaut d'autre prédateur, et elle détruit, faute de vivant. *C'était de très grands vents sur toute face de ce monde... qui n'avaient garde ni mesure... (1)*

Les protagonistes de l'épopée sont les hommes, le souffle et le poète. L'aventure se poursuit dans les terres, sur les hauts plateaux et dans les vallées qu'ont creusées les fleuves. Les voyageurs laissent monter derrière eux *le haut rebtable de la mer, comme le grand Mur de pierre des Tragiques*. Ils dévient vers les estuaires limoneux du Sud, au risque de s'embourber, puis retrouvent l'haleine régénératrice et la vraie direction du Couchant. Le vent les appelle, les aspire. Ainsi, la voile cherche le vent. Le vent d'Ouest mène en Ouest. Au terme de la course, les nomades accèdent à la mer, à la mer des îles, sans la posséder encore (*Amers* seul la restitue, et le vaisseau des Amants), mais la révélation leur est donnée de *la chose elle-même jaillissante, la mer elle-même jaillissante*. L'Atlantique, ces voyageurs l'ont laissé loin derrière eux. La Mer de Balboa, qu'il ne faut jamais nommer (tant parce que Nunez eut la tête tranchée que par crainte de prononcer le nom de l'ineffable), le Pacifique, est devant eux. La mer est ailleurs, toujours ailleurs. Mais elle affleure sous terre, dans les gisements clithoniens, noire dans les profondeurs, brillante à l'horizon. Au sommet des crêtes, les voyageurs l'aperçoivent et la contemplant, *Soleil noir d'en-bas*. La

noirceur de l'outre-mer, de la mer des morts que sont les hommes sous terre, de la mer de terre, cette noirceur resplendit, comme son éclat solaire se substitue, reflet plus véridique que la chose reflétée, au soleil d'en haut, au *soleil des morts*, des hommes sur terre.

Ainsi l'aventure s'inscrit dans un espace, qui pourrait être l'Amérique du Nouveau-Monde, et dans un temps qui est la fin d'un âge et l'orée d'un âge nouveau, la *coupée du siècle*. Mais, dans son langage même, le poète confond les règnes de l'espace, du temps et de l'impulsion des Vents dans l'histoire par la polyvalence phonique et sémantique des termes. *C'étaient de très grands Vents ... qui n'avaient d'aire ni de gîte... et nous laissaient en l'an de paille sur leur erre*. *L'an de paille*, c'est l'ère de paille, celle de l'aridité moderne. Le même son revêt une même chose qui est à la fois étendue, temps et mouvement. Bien mieux que la geste d'une migration, le poème contient en effet une explication des choses, une théorie de l'Etre et du Devenir.

Si la quête se poursuit dans les quatre chants, l'angle sous lequel le poète aborde son thème varie d'un chant à l'autre : le premier contient l'Invocation et célèbre le Principe, le second traite de l'Initiation, le troisième étend le principe à l'Histoire, le dernier réunit le retour et le départ dans le Cycle.



Les *grands vents* instaurent une séparation décisive. Van gigantesque, à la mesure de l'aire cosmique, les vents démentent le mort du vivant, le sclérosé du vivace, opposent au sépulcre des chambres la promesse des *rives futures*. Le mouvement (*fraicheur et gage de fraicheur*) entraîne dans l'avenir. La force de renouvellement ne se confond pas avec le changement dans les choses : elle devance le vieillissement. L'immortalité de l'instant appartient aux vents. Tel est le vieillissement des choses que la sauvegarde de la vie et de l'ave-

(1) Les citations sont en italique.

nir exige la désintégration. La catastrophe prend figure d'avènement, de purification : *O vous que rafraichit l'orage...*

Un très grand arbre se dresse dans le vent. Arbre des rites de fertilité, chargé de vains appels au dieu fécondant, arbre des hommes et du savoir, ses ornements sonnent creux. Le désir, faute de pâture, s'exacerbe et s'avive en pure attente du frémissement. La dévastation qu'il acclame s'alimente aux réserves de l'antique Chaos et se nourrit d'immolations chthoniennes. Le Narrateur descend, comme un shaman, dans le royaume d'en-bas, pour être en mesure de prononcer dans le vent les paroles de la grande Annonciation. *Il a mangé le riz des morts*. Le Chaos de la Théogonie (*Ed, dieu de l'abîme, ton bâillement n'est pas plus vaste*), et la Discorde dont le sage d'Agrigente avait jadis reconnu l'autorité, inspirent la grande œuvre de dispersion. Les civilisations s'écroulent au cours des siècles. Le ravage n'a pas de cesse, et les forces de destruction continuent, dans le présent, à disperser, à recréer le pêle-mêle originel et créateur. Abandonnées à leur violence, elles nous *restituaient* un soir, dans la franchise sans limites des origines, *la face brève de la terre*, son visage de paradis médiéval, plein de pureté et de promesses.

Suprématie constante de l'avenir, le vent inspire le songe et il fait table rase des connaissances amassées. Il fonde le délire prophétique, il institue l'ignorance fertile. Les livres tombent en poussière dans la nuit des lampes, dans l'inanité (mallarméenne) des marbres et des miroirs. Les dieux sont morts. Pourquoi les fêtes ? Les livres n'apportent aucune connaissance du futur, mais cette femme nue offerte à la nuit et à l'abîme, qui, dans son mutisme et dans sa chair, arrache un signe au dieu perdu. La violence du vent enseigne à l'exode dionysiaque des bacchants son rythme haletant (*Sifflez, faillis ! Les vents sont forts !*), et fait éclater la phrase. Le poète invente pour la nouvelle ère une scansion nouvelle (*à l'antiphonaire des typhons*).

L'écroulement et la disjonction universels nous arrachent à nos limites, et nous emportent, dans l'extase, jusqu'à ce point immobile et lointain, où les vents convergent et s'annulent, *jusqu'à ce point d'eaux mortes et d'oubli... où l'Océan limpide lustre son herbe d'or...* On entrevoit comme le noyau de l'univers et comme le centre fixe du tourbillon vital (I).

Pour ceux qui, avec le vent, suivent le chemin de l'ouest, s'ouvre la Terre Promise, plantée d'arbres vigoureux, la terre charnelle, la terre noire des morts. L'homme n'y renoue pas avec son passé, mais avec sa dualité essentielle de mort et de vivant. Il connaît *l'insigne mésalliance*. La terre n'est pas sans la mer, ici-bas sans la *juguration d'ailleurs*. Et c'est... *comme un parfum des choses de toujours, de ce côté des choses de toujours*. Aussi est-ce dans le paysage le plus terreux, le plus sec, sur *la terre à son comble*, sur les pentes privées d'eau, que les cavaliers décèlent *la rumeur croissante des conques souterraines*. Parvenu à ce haut faite de mort et de sécheresse, qu'incarment le minéral et le végétal iossilisé, attributs de l'hiver, le novice apprend de la plénitude le silence du savoir. Et il cède à la tentation du mouvement, dévie, sans plus diriger sa course, vers le Sud. Il s'y laisse prendre aux boues fertiles de la décomposition ; les forces génératrices puisent dans l'ordure prolifique. Là encore la mort voisine avec la vie. Elle s'inscrivait dans sa fixité stérile sur les hauts plateaux de l'hiver ; dans la douceur et la beauté des estuaires du Sud, elle se fait active, insinuante et corruptrice. Ce n'est pas qu'elle n'y vive, n'y foisonne, n'y pullule. Mais elle enivre et elle lasse, enseigne la résignation des civilisations du midi. Elle prolifère comme un cancer. Une fois de plus, l'homme-voyageur en quête de Vie, choisit l'ascèse du départ. La boue viscérale, la mollesse font place à la pierre aride. Ce n'est plus la terre, c'est l'émaciation de toutes choses, leur affinement et comme leur transsubstantiation sous le fouet de l'éclair. Le passage décisif s'effectue alors, dans la découverte, au sommet d'une crête, de deux versants, de deux termes qui s'opposent sans se renier. *L'homme pousse son ombre sur les versants de grande transhumance* (2). D'un côté les choses et les hommes, les songes, le passé, son écoulement, de l'autre les ombres et les pures espèces de toutes choses, l'Être soleil d'en-bas, sous sa figure apparente, et dans son miroir réversible : la mer (II).

L'initiation est accomplie. Le III^e chant évoque, en son début, les courses des hommes dans leur histoire. De tels itinéraires ont conduit dans le passé les

(2) *Transhumance* ne désigne pas seulement la migration des troupeaux, mais aussi le dépassement (*trans*) de la terre (*humus*).

aventuriers de l'esprit, les chercheurs d'or ou l'église temporelle. Mais la quête des hommes a changé d'objet. *Et voici d'un autre âge.* La science de l'atome, l'investigation de la matière, se distingue de toute quête entreprise dans le passé. L'erreur et la confusion culminent : l'erreur dans le défi, la confusion dans le nivellement des grands thèmes de laïcité. L'homme s'en prend au Monstre, au secret des choses, et voudrait dérober *au foyer de la force l'éclincelle même de son cri.* Il affronte son extermination. L'Être dont la mer miroitante au pied de la falaise mirait pour le voyageur la face inscrutable, l'éclat insoutenable, est comme conjuré, contraint d'apparaître dans les mains du démiurge, de l'homme de la technicité, tandis que l'autre mer, la mer intérieure qui s'agrandissait à la crête des deux versants, dans une réflexion plus vaste des choses, est comme oubliée. Le poète consulté rend un oracle : nommant les poètes et les hommes de douceur, non de violence, comme La Fontaine, il leur donne des titres de noblesse dans l'empire de la violence; il leur fait tenir le rôle polaire que tiennent l'abîme et le grand large face à la terre. Les hommes de sourires ont leur office à remplir dans le nouvel âge de la terre. Mais le Vent n'accepte pas qu'on s'attarde dans le passé et dans la tristesse. La voie de l'erreur, éclairée d'un sourire et d'une promesse, tourne le dos à la tristesse de la raison, licencie toute logique, et elle l'emporte en nécessité et en vérité sur la voie de la raison, comme l'initié dans la nuit rituelle de l'initiation voit plus clair que l'aveugle de raison (*Plutôt l'aiguille d'or au grésillement de la rétine !*). La promesse est la plus ample où l'erreur fut la plus étouffante : *C'est une promesse semée d'yeux, comme il n'en fut aux hommes jamais faite, Et la maturation soudain d'un autre monde au plein midi de notre nuit.* Le poète acquiesce à la quête nouvelle, acclame l'ère future. Il se mêle à la foule, où son dieu d'abîme et de violence ne l'abandonne pas, mais l'emplît au contraire d'un lucide délire. La perception de ses sens (de l'œil et de l'ouïe) atteint ce degré d'acuité où l'on est entièrement possédé par la vision. L'œil ne fait plus qu'un avec l'objet considéré, l'ouïe avec le cri du dieu. L'homme s'unit à ce qui n'est pas lui et l'est essentiellement (III).

A la brève illumination de la fin du III^e chant succède le silence de l'accalmie. Les vents se taisent. Le souffle fait défaut et le vers échoue sur le silence

des points de suspension, sur une interruption. La tendresse des femmes échoit aux hommes, renvoyés à leurs limites d'humains. Tous les songes des hommes, des cavaliers, sont femmes. Et pourtant, au côté des femmes, l'amant est seul et songe l'ailleurs. Dans la destinée des hommes sur terre, l'ailleurs, le souffle de la Grande Vie, passe par elles. Elles sont la vie dans les frontières de l'humain. Le voyageur scrute l'horizon qui le borne. Ni les civilisations de la terre, l'épaisseur et le mutisme des vies étroitement liées à la terre, ni le vain espoir de vivre sur mer, ne sont des voies ouvertes à l'homme. L'Est et l'Ouest, le matin et le soir, la terre et la mer, se ferment. Il existe un point, un écart, cette même crête que gravissait l'initié, d'où se découvrent les choses. Aussi le voyage ne doit-il pas mener plus loin. A celui qui cheminait en Ouest, l'éclair soudain barre la route, *renverse le col de sa monture et lui remet la tête en Est.* Que chacun s'en retourne, imitant dans ce retour le mouvement des choses réversibles, avec la marche errante des saisons, avec le Vent. Le retour assure le renouvellement du passé. Il n'est pas un repli, mais l'illumination et l'enrichissement de toute chose dans le temps à la lumière de l'avenir. Les quiétudes provinciales, les plus savantes retraites seront peut-être portées jusqu'aux rives futures. *C'est de tout cela que vous tirez levain de force et ferment d'âme. Ouvrez vos porches à l'An neuf.*

L'œuvre accomplie par les Vents n'est pas moins cruelle que féconde. Les vents nous chantent l'horreur de vivre, comme ils nous chantent l'honneur de vivre. On rejoint à travers le mouvement la force de propulsion originelle, *murmure et souffle de grandeur à l'hélice de l'Être.* Le vent qui a soufflé tout au long de l'équipée s'est déchaîné dans l'histoire, mais aussi à un moment particulier de l'histoire, pendant plusieurs siècles, mais aussi pendant une seule journée. C'est un très grand Vent, car nous sommes à l'orée d'un autre âge, *au plus haut faite des périls* (le poème est daté 1945). *Il nous reste peu de temps pour naître à cet instant qui n'est pas cet instant, la minute même que nous vivons, mais un temps nouveau légué aux hommes qui ont acclamé l'impétuosité pure et renoncé à la mémoire.* Et alors le vent peut se taire : *Et c'est la fin ce soir du très grand vent. La nuit s'évente à d'autres cimes. Et la terre au lointain nous raconte ses mers* (IV).

Vents fonde une poétique du mouvement. La figure du poète est le thème majeur du livre. Le poète écoute les vents. Le souffle qui anime le Devenir se fait entendre à travers lui. Sa scansion transcrit la force de l'ouragan et les silences de l'accalmie. Il y a un style prophétique, un style haletant, un style exténué, comme il y a un style fluide à l'image de l'écoulement des eaux. Le récitatif et le chant alternent : le récitatif donne la parole aux choses emportées dans le vent ; le chant marque l'intervention agissante du vent, du Maître du chant. Que la tempête balaye les hauts plateaux ou qu'elle enfle la voix de l'*enchanteur*, toujours la même violence se déchaîne et célèbre son déchainement. Le vent n'est pas autre chose que le souffle poétique. Et le souffle poétique est le vent. Il ne s'exhale jamais dans la subjectivité du « je » (la figure de l'auteur apparaît épisodiquement et elle se perd dans la foule au milieu des autres figurants), pas plus qu'il n'en appelle à une transcendance. Le même apparaît dans l'âme (le vent) et dans le tout ; ailleurs, ou l'écart, renvoie au même, c'est-à-dire à soi-même, dans un mouvement de libration perpétuel.

Le poète s'ouvre aux Vents. L'ivresse l'emporte. Elle abolit les frontières sur terre, et le fractionnement de la raison. Elle accorde le poète à la foule dans laquelle se répercute son irritation et qui, à son tour, amplifie, pour qu'il les perçoive, les moindres frissonnements de l'ère nouvelle. Le délire poétique se moque de la logique. La raison compartimentée, quand il s'agit de confondre, maintient les cloisons qu'il s'agit d'abattre. Loin de s'anéantir dans la confusion, les choses plongent dans la vérité du tout et se perdent pour gagner en fraîcheur et en prix. Le poète transgresse les bornes. Il pénètre, ainsi accordé au mouvement, dans la simultanéité du Devenir. Parce qu'il vit au-delà des bornes, il peut mêler l'avenir au passé. La durée du poème se réduit à un instant. Elle n'évoque pas de temps vécu, si ce n'est le temps tout entier. *Vents* est une chronique de tous les temps. Et la violence nous enseigne la souveraineté absolue de l'Instant. Or l'histoire narrée dans le poème couvre l'évolution entière de l'humanité. Tous les hommes ressuscitent avec leurs faits et gestes, le jour d'un Jugement Dernier sans fins dernières : le choix des vivants reste toujours à faire, la course n'a jamais de

fin : *Et le vent, sa force est sans dessein et d'elle-même éprise.*

Ainsi la vocation du poète est-elle d'intercéder. Il vit dans l'interrègne, sur les crêtes du passé et du futur, et dans la crainte de l'aversion du dieu. Les deux versants, la pente du dépassement et celle du retour, dévalent à ses yeux. Il déchiffre et il interprète le texte de ce monde, et il perçoit le grondement des eaux souterraines. Il connaît la vie et la mort, et il se dédouble dans la plus noble des duplicités. *O Poète, ô bilingue entre toutes choses bisaingués.* Il recouvre la mémoire créatrice au-delà de l'oubli des connaissances mortes et du mutisme de la science, vivant en harmonie avec le vent *qui n'a nulle connaissance.* La mémoire des hommes accroît le poids de la mort sur les vivants. Pour celui qui vit à même le changement, à l'angle de l'Etre et du Non-Etre, les jours surgissent, rénovés, *comme visages d'innommés.*

Qu'est-ce que la vie, et qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce qui est et qu'est-ce qui n'est pas ?

La course des vents mène les hommes à travers le continent *de mer en mer, de houle en houle.* La mer se profile comme une origine et comme un terme. Sur ses tables mouvantes glisse la face de l'Etre. Elle se dérobe partout, mais elle est partout présente. Sa surface resplendissante irradie la pierre des hauts plateaux. Tout ce qui brille, brille de son scintillement. La noirceur de la mort dans toutes les choses de la terre se teinte des eaux noires de la mer. Toute plaine tient son immobilité de l'étalement des flots. Comme elle fixe l'écart pour la justesse du dire, elle est aussi, dans l'ordre des choses, l'ailleurs, fondement de tout ce qui devient sur terre. Est-elle l'Etre ? Reflet de tout ce qui n'est pas elle, elle mire elle-même son ailleurs. Reflet d'un reflet, et pourtant Etre.

Ce double jeu de miroirs donne naissance à l'ambivalence parfaite du verbe. Issu d'une réversibilité entière, le mot signifie ce que d'abord il ne signifiait pas ; bien plus, il ne revêt tout son sens que par ce qu'il ne signifie pas. La Mer est-elle Terre, et la *transhumance* Mer ? L'Outre-Mer est-elle Mer ? Le songe est-il le réel et le réel le songe ? Le songe est-il ailleurs et l'ailleurs est-il là ?

Fin mai 1960, dans le temps des grands raz-de-marée du Pacifique.

JEAN BOLLACK.